FRIEDRICH NIETZSCHE ET SA PHILOSOPHIE

Quand Nietzsche publia son premier volume, il était professeur de langues et littératures classiques à l'Université de Bâle; il dédia son ouvrage à Richard Wagner, le poète-musicien romantique.

Dans ces deux faits s'accuse chez le jeune écrivain la coexistence de deux courants d'idées dont la contradiction apparente ne pouvait aboutir qu'à une crise. A la fin de sa carrière, Nietzsche disait, dans un de ces fragments d'autobiographie morale dont il aimait à faire précéder ses ouvrages : « Personne n'a peut-être été plus dangereusement plongé que moi dans le wagnérisme; personne ne s'est défendu plus solidement contre lui; personne ne s'est réjoui plus hautement d'y échapper. » Mais si Nietzsche déclare Wagner un homme dangereux, il le trouve pourtant indispensable à qui veut comprendre et combattre les penchants de notre époque. « Wagner résume la modernité. On a beau faire, il faut d'abord être wagnérien (1). » Malgré son opposition finale aux idées morales et religieuses de Wagner, Nietzsche a toujours été un admirateur fervent de la musique et des premiers ouvrages du maître de Bayreuth, car celui-ci avait donné à ses héros, surtout à ceux du *Ring*, ce caractère dont le trait essentiel faisait l'admiration de Nietzsche. « Ce qu'il y a de vraiment wagnérien dans le Wagner, c'est la naïveté de l'égoïsme extrême, la foi dans la grande passion comme bonne en elle-même, en un mot, l'air Siegfried dans la figure de ses héros (2). » Réellement, cette insouciance un peu sauvage, cette sincérité aristocratique des passions, cette activité de vainqueur souriant, forment également le côté essentiel du caractère d'écrivain de Friedrich Nietzsche. Jamais il n'a reculé devant aucune conséquence de ses convictions, jamais il ne s'est gêné pour désavouer des erreurs antérieures. Au fur et à mesure qu'il avance dans ses théories, on le voit se dégager de toutes les influences de son éducation, de son pays, de son temps, qui avaient enveloppé et presque caché sa personnalité, comme les coquilles qui, dans la parabole de Platon, couvrent le corps du dieu Glaucus de façon à le rendre presque méconnaissable. Ainsi le système de philosophie définitif de Nietzsche est comme la justification de son caractère et de son tempérament personnel, dégagés de tout élément extérieur.

Il est naturel qu'une philosophie aussi individuelle doive avant tout et presque exclusivement se préoccuper de questions de morale, et leur donner une solution hautement individualiste. Dès son premier ouvrage, Nietzsche répète que la tâche du philosophe se distingue de celle du savant en ce que le philosophe doit fixer la valeur des choses et des actions : « La question la plus importante de toute philosophie est, à ce qu'il me semble, de savoir jusqu'à quel point la nature et la forme des choses sont sujettes au changement : afin que, cette question résolue, on puisse s'attacher, avec une vaillance imperturbable, à l'amélioration des côtés du monde reconnus *mutables* (1). »

(1) *Le Cas Wagner*. Avant propos de la traduction française.
(2) *Die fröhliche Wissenschaft*, p. 142.

I

Nietzsche débuta comme wagnérien, c'est-à-dire comme « pangermaniste romantique ». Pendant ses années d'université il avait fait partie d'une de ces sociétés politiques d'étudiants qui furent le premier noyau du parti de l'unification de l'Allemagne et qui vouaient un culte sentimental à un germanisme très vague. Les origines de cet idéal germanique remontent jusqu'au commencement de ce siècle et encore plus loin. Il se composait d'idées diverses, pas très claires, mais qui procédaient de la vénération du moyen âge gothique selon Gœthe, de l'« humanité » des Herder et des Humboldt et des rêves d'esthètes de l'école romantique. Cette conception esthétique et mystique de l'unité allemande n'avait naturellement que très peu de rapports avec l'empire bismarckien, à la fondation duquel Nietzsche assista. Au lieu de la « culture allemande » rêvée, il vit se former une Allemagne très médiocre, avant tout occupée d'entreprises commerciales et remplie de spéculateurs capitalistes, auxquels il allait reprocher, dans une série de brochures (2), leur manque absolu de « sens du tragique ». Cette Allemagne lui devint particulièrement odieuse par les réformes démocratiques qui l'avaient produite et qu'elle se hâtait de continuer. Le suffrage universel, introduit en 1866, établissait selon lui le régime des majorités parlementaires, c'est-à-dire la tyrannie du penchant le plus invétéré chez l'homme, celui qui l'incline à la paresse intellectuelle et à l'idolâtrie des conventions sociales. Tandis qu'il ne se lassait pas de déclarer que le but unique de la société est de produire de grands génies d'artistes, tout le monde autour de lui voyait ce même but dans le bonheur du plus grand nombre ou bien dans la force de l'État (3); et le socialisme n'était pour lui qu'une forme légèrement différente de ce libéralisme utilitaire.

Selon ce Nietzsche primitif, l'état de choses actuel rappelle l'époque alexandrine, éprise, elle aussi, d'idées égalitaires et utilitaires et de recherches scientifiques. Le père de ce genre de « Kultur » fut Socrate, qui inaugura la dégénérescence et l'avilissement de la grande époque grecque, la seule qui, avec celle du bouddhisme, mérite l'admiration du philosophe. La vie grecque se distingua par la prédominance de l'art. Dans les visions de la beauté, surtout de la beauté plastique, dans cet art apollonien, elle trouvait le moyen de se délivrer des mesquineries du sort. En même temps les instincts élémentaires de l'homme trouvaient un débouché dans les orgies dionysiaques et dans la musique dont elles étaient accompagnées. Mais cette vie grecque ne peut pourtant être considérée comme la plus haute manifestation de la civilisation humaine. Bien que le « sens du

M. Friedrich NIETZSCHE, né en 1844.
Phot. Boissonnas, Genève.

(1) *Geburt der Tragodie*, p. 130, et *Jenseits von Gut und Böse*, p. 150.
(2) *Die Geburt der Tragodie*. — *Unzeitgemasse Betrachtungen*, I et II.
(3) *Unzeitgemasse Betrachtungen*, II, p. 58.

Le moment est devenu pressant et Zarathustra doit chercher des super-hommes en Europe ; bientôt ils seront nécessaires. Car il se prépare de dangereux ouragans qui vont éclater su cette vieille terre de la civilisation, et maintenant aussi du man darinisme de la décadence. C'est elle qui réellement est notre patrie ; car c'est à elle que nous devons nos notions de science et d'art, et non à ces petits territoires que l'on appelle « patries ». Déjà il y a eu de grands esprits qui ont été purement européens, tels Napoléon, Gœthe, Beethoven, Stendhal, Heine, Schopenhauer, Wagner. Et l'esprit d'activité n'est pas encore mort dans toutes les parties de l'Europe. Napoléon, qui voulait les réunir en un seul empire, en est un exemple. L'aristocratie de l'Allemagne du Nord présente bien quelques-uns des traits indispensables de l'aristocratie future ; et au moment du grand danger surgiront de grandes forces encore inconnues. Or, ces dangers vont venir. La Russie, cet empire asiatique, énorme et fortement organisé, menace d'écraser l'Europe. L'Amérique, l'extrême Orient en font tout autant.

Bientôt l'Europe devra se décider à être également menaçante c'est-à-dire à se faire une volonté unie au moyen d'une caste nouvelle qui la gouverne, une volonté personnelle, tenace, terrible, qui puisse aspirer à son but à travers des milliers d'années, afin que cette comédie éternelle de ces petits États ridicules, et de même sa confusion dynastique ou démocratique, trouve une fin. Les temps de la politique mesquine sont passés ; le siècle prochain amènera la lutte pour la domination universelle, la contrainte à une grande politique (1).

Il y aurait encore bien des choses à dire sur Nietzsche comme poète — ses poésies comptent parmi les plus belles et les plus énergiques qui soient — sur le grand prosateur qu'il était ; c'est peut-être lui qui a écrit l'allemand le plus souple et le plus artistique. Il y aurait à indiquer de belles pages d'esthétique, notamment sur la musique et les musiciens ; il y aurait encore à parler de sa critique de l'entendement humain ; mais la partie la plus importante de son œuvre, celle qui lui appartient le plus personnellement et dont il était le plus fier, est cette philosophie morale dont nous venons de suivre la formation. Son influence commence à être grande. Car si ce ne sont pas toujours des idées tout à fait nouvelles, la sincérité de Nietzsche, son refus de tout compromis, son ardeur d'apôtre, leur ont donné comme un sens nouveau et plus profond. « Et, au fond, ce n'est guère la rareté et la force du génie, mais l'influence d'une certaine disposition héroïque de l'âme et le degré de parenté et d'entrelacement de cette âme avec ce génie, qui sont décisifs (2) ».

Albert HAAS.

LITTÉRATURE

Moralistes.

(Critiques et historiens des mœurs.)

I. M. Anatole FRANCE. *L'Orme du Mail* (Paris, Calmann Lévy).
II. Yves LE QUERDEC. *Le Journal d'un évêque* (Lecoffre).
III. Jean LAHOR. *La Gloire du néant* (Lemerre).
IV. Stéphane MALLARMÉ. *Divagations* (Charpentier).
V. Ernest LA JEUNESSE. *L'Imitation de notre maître Napoléon* (Charpentier).

I

Ce n'est point de ma faute si le nom de M. **Anatole France** revient souvent dans ces notices. On aura observé que je l'écris sans empressement, et comme avec tristesse. Je n'y viens que poussé par la nécessité. C'est que je sens plus que je ne saurais dire comme il est difficile de parler sans inconvenance des livres d'un grand écrivain. J'ai été le dernier critique à faire mention des *Poèmes*, publiés cet automne. Et *l'Orme du Mail* a paru voici plus de deux mois ; tous nos chroniqueurs l'ont loué ; la peur de rien écrire d'inférieur à la justice m'a retenu jusqu'à présent.

Considérez qu'en effet il n'y a rien dans nos lettres contemporaines qui soit plus délicat que la matière et la mise en œuvre de ce beau livre, ni rien qui soit plus fort, ni d'une force mieux conduite. Si donc l'éloge qu'on en fait manque trop de vivacité, le lecteur de l'*Orme du Mail* pourra accuser son critique de tiédeur et de mollesse dans l'admiration ; mais si l'on dit en termes nets ce qu'il conviendrait de penser, tous les esprits versés dans les nobles finesses auxquelles se complaît M. Anatole France crieront à l'indiscrétion et à la maladresse. Cependant, qu'ils le sachent : il n'est qu'une façon de joindre à la vigueur du dessin et du coloris la subtilité, la douceur, la variété des nuances. Mais cette façon est la sienne. Personne ne peut espérer d'imiter M. France. *Nec tu divinam Æneida tentas...* Dans un aussi âpre sujet, le mieux est donc peut-être d'y aller en bon rustique qui ne sait que son sentiment et, sans grâce, s'efforce de le dire avec vérité.

La lumière de M. Anatole France ne cesse pas de s'accroître depuis vingt ans. Qu'on me pardonne une métaphore innocente, qui ne manque pas de justesse. Comme une claire flamme, ce beau génie, ce rare esprit s'est toujours agrandi de ce qu'on lui a jeté pour l'éteindre ou le diminuer. Le *Crime de Sylvestre Bonnard, membre de l'Institut*, où s'annonce déjà tout l'essentiel de M. France, avait répandu une espèce de surprise. Quoi ! un homme si sage et si docte, un reclus, un esprit amusé de broutilles historiques et poétiques pouvait montrer un tel sentiment de la vie, peindre avec tant de vérité, de naïveté, d'éloquence, les finesses de l'amitié et de l'amour ? On n'en revenait point. Mais l'on ajoutait : « Prenez garde. C'est là un livre de vieillard. Il n'y a là qu'une âme usée qui se peint et qui se regrette. Cet académicien suranné n'a plus qu'à mourir. » Il ne mourait si peu qu'il composa aussitôt *Les Désirs de Jean Servien*, livre inégal, mais d'une singulière vivacité. Les censeurs firent observer que cette ardeur de désirs, qui n'aboutissaient, chez un adolescent, qu'à la plus banale des morts, était une ardeur impuissante. Ils le dirent, mais de façon à ce qu'on soupçonnât que le héros et l'historien de ces *Désirs* ne faisaient qu'un. Sans se déconcerter, celui-ci donna une suite de charmantes esquisses où la fraîcheur du naturel le disputait à la grâce de l'ironie. C'étaient des souvenirs d'enfance, de petits contes, des entretiens de famille : *Le Livre de mon ami*. M. France passa « essayiste ». L'on disait couramment : « Vous verrez quels jolis essais il se contentera de donner désormais ; confiné dans un petit domaine, il y sera parfait. » M. France fit des essais. Il en donna de jolis et de magnifiques, les quatre volumes de la *Vie littéraire* en témoignent. L'innocence était de penser qu'il pût s'enfermer là-dedans et que, par exemple, il manquât de la faculté de concevoir une histoire d'amour, ou encore du pouvoir de la raconter. Soit qu'il voulût détruire chez les autres cette opinion, soit plutôt qu'il trouvât plaisir à se renouveler, il écrivit les nouvelles de *Balthazar*. Tout le monde admira. Mais beaucoup ajoutèrent : « Comme c'est petit ! Que c'est court ! » Il fit *Thaïs*. *Thaïs* est une chose grande. On imagina d'autres plaintes : « Oui, mais c'est si ancien ! Rien n'est si facile à décrire que la vie antique. On a mille formules prêtes. La vie moderne, à la bonne heure ! Qu'il s'attaque, s'il le peut, à la vie moderne. »

M. Anatole France est un des rares hommes qui jouissent de quelque liberté. Il est libre, même des objections de ses critiques. C'est pourquoi, sans autre souci de la vie des modernes, il se mit à peindre une histoire du XVIII^e^ siècle, cette *Rotisserie de la reine Pédauque*, et il y plaça un bonhomme de sa fantaisie, l'abbé Coignard, dans la société duquel il vécut deux belles années. De jeunes dames l'y arrachèrent. Faisant chœur avec la critique, elles exigeaient de lui un grand tableau de la vie moderne. Comme leurs exigences tenaient beaucoup moins du défi que de la prière, il les écouta. Ce fut *Le Lys rouge*, dont les dames furent contentes, mais non tous nos censeurs, de plusieurs firent observer qu'il y avait dans ce livre beaucoup plus de rêverie que de vérité, plus de Choulette et de Florence que de vie moderne proprement dite. M. France haussa les épaules, peut-être agacé de ce refrain moderniste : il écrivit des contes de Toscane et d'Ombrie, où vivaient toutes les passions ; il fit un petit bréviaire de sagesse où toutes les idées prenaient tour à tour la parole. Et peut-être que, déchiffrant les périodes de Boccace, il cherchait aussi le moyen d'unir et de grouper une fois de plus, dans un discours libre et poétique, dans une fable souple et vaste, ce qui l'intéressait dans l'éphémère jeu de la vie éternelle. J'aime à penser, sans en avoir, du reste, aucune preuve, que peut-être il prit garde qu'il y a dans Boccace, en même temps

1 *Jenseits*, p. 160.
2 *Unzeitgemässe Betrachtungen*, II, 81.

tonicien. Il rapporte dans sa préface une noble sentence de Joseph de Maistre que j'avais oubliée et que je le remercie d'avoir rappelée : « Le beau, c'est ce qui plaît au patricien honnête homme. » M. Jean Lahor dit qu'il connaît peu de meilleures définitions du beau. Pour ma part, je n'en connais point. L'auteur de *La Gloire du néant* porte en morale le même sentiment de la hiérarchie que lui inspirent sa métaphysique et son esthétique. Il écrit ces lignes, voluptueuses en apparence et qui, bien lues, seraient plutôt d'Antisthène que d'Aristippe :

Souviens-toi que tu dois mourir, et sans doute mourir tout entier, corps et âme.

Hâte-toi donc, gorge-toi de lumière, soûle-toi d'amour et de beauté! Avec le vin du rêve, emplis d'éternité et d'infini les courtes minutes de ta vie terrestre. Le condamné à mort peut demander un repas royal : demande un repas *divin*, mais hâte-toi, car l'heure de l'exécution approche.

Et dans le même sens, mieux précisé peut-être :

Malgré le néant où doit retomber ta personne humaine, malgré les cruautés, l'ironie de la vie, puisque de tous les êtres, par un mystère étrange, tu es le seul qui ait conçu l'idée de la vertu, l'idée du beau, et que ces idées te font grand et noble, garde précieusement cette noblesse qui *t'oblige*. Sors donc de l'animalité, sois vraiment *homme*, c'est-à-dire un être nouveau, qui s'est trouvé devant la dureté du Destin et n'a pas tremblé, devant l'infini et est resté debout, devant la mort et l'a bravée, devant le mal et l'a combattu, devant la laideur et l'a méprisée, et qui de l'obsession du néant s'est *délivré*, comme *Dieu*, par la sublime gloire de ses rêves.

Et plus avant encore, s'il se peut :

Sois bon toujours, sois aimant. Puisque la vie est un combat, et que l'odieuse loi du plus fort est la loi de l'univers entier, aie compassion des faibles, des petits qui succombent, recueille les blessés, adoucis les souffrances, console les misérables, aime comme le Bouddha et Jésus. Et sois poète aussi, crée de glorieux mensonges. Parle du bien, proclame la splendeur du beau : — n'évite certaines fois que de parler du vrai.

Certes, cela est net. Mais M. Jean Lahor voudra-t-il me permettre de lui avouer qu'à ce point de sa doctrine quelques doutes me viennent? Je comprends que l'on s'affranchisse de la réalité. Je ne vois pas comment s'affranchir de la vérité. Je puis nier les apparences de la nature. Mais ses lois, comment y échapperai-je, puisque j'en suis moi-même un simple effet? Par exemple, on a beau suivre le Christ ou Bouddha et, à leur exemple, préférer le faible au fort, le blessé au sain, renverser toutes les catégories de l'esprit humain : on ne renverse pas les procédés de la nature, qui fait bientôt payer à l'homme ses erreurs.

Ce qui était voué, de par sa faiblesse, à périr, est conservé, et donc entrave le développement de ce qui était capable d'une vie plus puissante. Le bas, l'infirme et le médiocre pullulent. La grâce, la beauté et la force du monde, qui ne s'épanouissent aux clartés de la vie que par la mort, l'absorption ou la sujétion des faibles et des humbles, se trouvent ralenties, taries dans leurs causes mêmes, arrêtées et mises en échec. L'homme même, l'*humain* et même le *divin*, ce je ne sais quoi de supérieur que M. Jean Lahor aperçoit dans la vie et qui n'est apparu que par le mécanisme de la sélection, cette étincelle précieuse court ainsi de très grands périls. Il n'y a que cela d'intéressant dans l'univers; c'est l'essence de la morale, de l'art, de la pensée; c'est l'état auquel s'est élevée une rare élite : et voilà que vous sacrifiez ce seul bien au développement d'êtres que vous jugez vous-même inférieurs, et donc mauvais!

Entre un baril de poudre qui voudrait éclater sous le fronton d'un beau temple et les marbres de ce fronton, Jean Lahor n'hésiterait pas : sans doute qu'il noierait la poudre pour conserver les marbres. Mais s'il était lui-même l'un de ces marbres inestimables et qu'il pût distinguer les « aspirations » et les plaintes des atomes du soufre et du salpêtre comprimés, il semble bien que sa sagesse bouddhique et chrétienne lui conseillerait de s'immoler à sa sympathie pour ces humbles et ces souffrants. Et toutefois une sagesse plus profonde, apprise, il est vrai, autre part que dans l'Inde ou dans la Judée, une pitié plus haute et un plus véritable amour de l'univers lui eussent enseigné qu'il est bon que des existences obscures souffrent la prison et la mort pour la conservation d'existences supérieures.

Je conclus que le pessimisme « héroïque » de Jean Lahor, comme celui d'Alfred de Vigny, devrait logiquement exclure cette idée de pitié. Le pessimiste ordinaire, celui qui ne songe qu'à bientôt rentrer au néant, peut, il est vrai, trouver dans l'idée de pitié un sûr moyen de se rétrécir, de se rapetisser, de niveler ses vues du monde, de disperser à l'infini les ressources de sa petite âme épuisée. Mais s'il prête au néant de la gloire, s'il conseille la vie, l'action, cette idée de pitié perd de son importance; elle cesse de figurer entre les règles de la vie et elle redevient ce qu'il faut qu'elle soit, l'ornement naturel, la dernière parure d'une âme généreuse; elle ne siège plus au milieu de nous-mêmes au rang des vertus capitales. La vérité, les lois du monde sont par là même rétablies dans leur ancienne autorité.

Par cette analyse, par ces objections, je crains bien de n'avoir donné qu'un très pâle abrégé de la pensée morale de M. Jean Lahor. Son deuxième chapitre, *En Orient*, eût bien été à citer et à commenter. Dans les dernières pages (*Cosmos*), il y a des notes sur la France contemporaine dont la vérité m'a paru fort pénétrante; je n'y reprendrais qu'un détail de vocabulaire : quelle haine emporte donc M. Jean Lahor contre les idées « latines »? J'aimerais d'abord à savoir s'il y a des idées « latines », puis à examiner si la « centralisation » est aussi nécessairement « latine » qu'on le prétend et enfin (puisque Jean Lahor nous mène en Orient) si la monarchie des Mèdes et des Perses ne lui est pas horriblement suspecte de « latinisme » puisque là aussi florissait, comme dans tous les grands empires, le fonctionnariat centralisateur.

Question de mots peut-être. Restons plutôt en Perse. M. Jean Lahor nous apprend qu'il a été successivement panthéiste et pessimiste, et que le pessimisme l'a conduit à la philosophie héroïque, dans laquelle il tente de réconcilier l'Orient avec l'Occident. Je me demande si un exposé succinct, à peine rajeuni, des doctrines manichéennes n'exprimerait pas à merveille l'idée que se fait de la nature, de la vie et de l'âme M. Jean Lahor; à la page 236, j'ai relevé avec un étrange plaisir un petit paragraphe de sympathie pour « l'idée iranienne regardée « comme une lutte entre deux principes... » Que ne vient-il plus nettement à la forte sagesse de l'ami de Candide!

IV

Bien qu'on puisse trouver dans les *Divagations* de **M. Stéphane Mallarmé** plus d'une page de critique littéraire, l'ensemble de ces fantaisies, de ces notes, de ces « poèmes », me paraît dépendre plutôt de la critique morale, comme, au reste, tout ce qui vient de cet auteur. A son nom, en effet, correspond moins l'idée d'un écrivain que celle d'un homme, d'une personne singulière; moins la pensée d'une œuvre que celle d'une tendance et d'une influence. Ses écrits ne sont presque rien en comparaison des états d'esprit dont ils témoignent et de ceux qu'ils ont inspirés; la valeur historique et morale y est partout supérieure au mérite littéraire.

Ceux qui contestent le moins ce dernier mérite semblent avoir été, en tout temps, de cette opinion. L'un pour le défendre ou le louer, ne le félicite que de la noblesse et de la dignité de son attitude dans la vie. Un autre, dans un livre presque officiellement composé au nom des disciples de M. Mallarmé, nomme son maître sa « vivante conscience littéraire ». Toutes les actions de M. Stéphane Mallarmé manifestent, selon ces pieux auditeurs, un caractère d'élévation presque mystique : beaucoup l'admirent, je le sais, d'habiter rue de Rome et de recevoir le mardi. Actions qui nous paraissent simples. Mais peut-être reçoivent-elles une vertu mystérieuse de la qualité rare de l'homme qui les accomplit. C'est peu que de pencher la tête sur l'épaule gauche. Alexandre le fit, et ce parut la marque d'une autorité surhumaine.

Rien de ce qui arrive à l'auteur de *Divagations* n'est indifférent ni vulgaire. Ces temps-ci, deux jeunes auteurs l'ont attaqué. Ils ont dit que le trait commun des poèmes de M. Mallarmé, c'est une espèce de froideur voisine de la mort. Ils ont ajouté que l'obscurité de son langage était un attrape-nigauds et que tout ce mystère ne cachait rien d'intéressant. Ces opinions vives étaient fort éloignées de sortir de la vérité. Dira-t-on qu'elles étaient exprimées dans un langage assez brutal? Outre que ce langage ne manquait point aux premières lois de la politesse, il faut observer que c'est ainsi que l'on parle aujourd'hui. Contre tout autre que M. Stéphane Mallarmé ces violences eussent plutôt déterminé un frémissement de plaisir. Il s'agissait de lui, et chacun protesta. Il y eut des lettres et des démarches collectives. Les censeurs furent publiquement reniés et presque flétris; et les revues qui s'étaient ouvertes à ces irrespectueuses critiques firent des espèces d'excuses.

Dès lors, que penser de M. Stéphane Mallarmé? Que penser de son livre de *Divagations?*

Nous avons su par cœur à vingt ans, le sonnet du *Bel aujourd'hui*, ou le sonnet de la *Dentelle*, ou la tirade (elle est restée jolie encore) du faune de l'*Après-midi :*

> Tâche donc, instrument des fuites, ô maligne
> Syrinx, de refleurir aux lacs où tu m'attends!
> Moi, de ma rumeur fier, je vais parler longtemps
> Des déesses; et par d'idolâtres peintures,
> A leur ombre enlever encore des ceintures.
> Ainsi quand des raisins j'ai sucé la clarté
> Pour bannir un regret par ma feinte écarté,
> Rieur, j'élève au ciel d'été la grappe vide
> Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
> D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Nous avons aussi récité dans nos premiers jours de libre sentiment et de libre rêve cette amusante « prose » de la *Plainte d'automne*, dont le rythme précis nous semblait ajouter une couleur nouvelle aux vues de Baudelaire sur le plaisir des décadences et sur le délice des jours qui précèdent l'automne : « Depuis que Maria m'a quitté pour aller dans une autre étoile, — laquelle, Orion, Altaïr, et toi, verte Vénus? — j'ai toujours chéri la solitude. Que de longues journées j'ai passées seul avec mon chat!... » Et plus loin : « Car depuis que la blanche créature n'est plus, étrangement et singulièrement j'ai aimé tout ce qui se résumait dans le mot *chute*. » Nous avons aimé tout cela, parce qu'il était de notre âge de trouver un grand charme de nouveauté aux petites surprises dont fourmille cet art subtil, ingénieux et froid. Mais il ne fallait pas nous forcer à le relire. La prose même de *La Pipe* a bien perdu de son premier enchantement. Beaucoup de pages des *Divagations* sont inédites. Et elles nous causent un étonnement à rebours par le degré de l'enfantillage qui s'y accuse.

L'analogie verbale, il semble bien que ce soit tout le principal de l'esthétique de M. Mallarmé. Jugez-en, s'il vous plaît, par ce « frontispice » de M. Laurent Tailhade. Mais, toutefois, n'oubliez pas, en y jetant les yeux, que l'auteur du *Pays du Mufle* fut blessé par l'explosion d'une bombe anarchiste, cachée dans un pot de fleurs et derrière un vitrage; n'oubliez pas non plus que M. Laurent Tailhade est l'auteur de *Vitraux*.

A ceux ici par un aigu crayon, le portrait, en phrases, joint de Laurent Tailhade, superfluité : parce que l'auteur, profil monacal et sarrasin de blessé sous des compresses, comme indique l'album, parfaitement pour l'instant se complait, dans le blanc des pages, à leur silence.

Tant de bruit détonna...

Les journaux ont manqué de le défigurer.

L'injure réduite au hasard du sinistre pot de fleur — *aucun ne contiendrait ta majestueuse tige, imagination, voilà le sens proposable au brut fait divers* — cet ami sortira marqué, obligeamment pour les gens à myopie qui ne l'aperçurent toujours tel. Coutures après combat, mais que nous, lui trouvâmes immémorialement et de ce que c'est, sachant bénir, quelque batailleur au beau froncement; le Public, à qui importe une réalité, les considérera dorénavant et peut y mettre le doigt.

On a, outre ses vers, inventé des vulgarisateurs, à subite lumière, pour — attirer l'attention — sur l'écrivain; signataire de merveilles pareilles aux *Vitraux* et à cet *Au Pays du Mufle*.

Son chef, hors de linges statuaires, se dégage comme d'une consultation au destin méditative : très sûr, aggravé, mûr, avec le vœu virilement de penser.

— Pourvu que n'ait souffert le vitrage là-haut! traduit un souci naguère assombrissant l'éveil quand la vie questionne et se retrempe.

Rien, malgré l'accident politique intrus en la pure verrière, je sais celle qui vous occupe, Tailhade, n'y périclita : cuirassée de fragilité à l'épreuve par le préalable bris plombant sa diaprure, dont pas un enflammé morceau d'avance comme la passion le colore, gemme, manteau, sourire, lys, ne manque à votre éblouissante Rosace, attendu et par cela qu'elle-même d'abord simule dans un suspens ou défi, l'éclat, unique, en quoi par profession irradie l'indemne esprit du Poète.

N'est-ce pas chinois, purement? Et de chinoiserie facile? Et quand on a bien vu comme l'auteur joue sur les mots *détonner*, *défigurer*, *vitrage*, *verriers*, *vitraux*, n'est-on pas un peu consterné?

On me rendra cette justice que je n'ai jamais reproché à aucun écrivain de manquer de clarté. Le préjugé de la clarté a peut-être causé de grands maux aux lettres françaises. Sous prétexte d'y faire régner un jour égal, on y a souvent fait le vide. Et je me défie d'un certain aspect de clarté qui couvre parfois de lamentables confusions. Voici dix années environ, un malheureux écrivain slave qui se mêle de composer dans notre langue tenta un commentaire des sonnets les plus difficiles de M. Mallarmé; quoique d'apparence limpide, cette version est, comme on pense, bien moins distincte, au vrai sens du mot, que l'original. Elle est, de plus, fort sotte.

Il ne faut pas gémir de ce que M. Mallarmé nous trace des pages obscures; mais il faut déplorer que ces obscurités une fois pénétrées ne montrent rien qui vaille notre dérangement. C'est le point de vue qu'ont négligé, il me semble, M. Lucien Muhlfeld et M. Marcel Proust, lorsqu'ils ont discuté, dans la *Revue blanche*, de la clarté. Je consens à gravir une âpre et dure côte, qui conduise à un lieu charmant. Je lis un auteur difficile, quand il en vaut la peine. Thucydide enveloppe dans ses ténèbres de profondes vues d'histoire politique et de psychologie; il ne me rebutera pas, ni Tacite dont le langage, trop bref sans doute, cache d'éloquentes conceptions de poète et de moraliste, ni Perse même, chez lequel l'obscurité fréquente est compensée par l'énergie et la noblesse des sentiments. Chez M. Mallarmé, je me plains de suer sans fruit et, quand j'ai forcé les finesses de son génie, de n'y pas goûter une petite obole de plaisir. C'est d'une sorte d'abus de confiance que je l'accuse. Je l'ai suivi de bonne foi dans de mauvais chemins. Et il oublie de rétribuer ma fatigue.

M. Stéphane Mallarmé est un auteur sans intérêt; mais il est abscons et occulte à un rare degré. C'est peut-être la raison véritable de son règne et la cause unique de son autorité. Le manteau fait le philosophe; la nuée fait le dieu. Simple parnassien, et qui jouait des mots (des mots seuls, il est vrai) avec plus d'art qu'aucun autre de ses confrères, il semblait destiné à devenir, sans plus, le parnassien modèle. On se fût borné à citer, comme excellents d'exécution, ses ouvrages de calligraphie littéraire. Un esprit bienveillant lui a soufflé de s'envelopper d'un vaste manteau de ténèbres épaisses. C'est pourquoi il passe pour un philosophe sacré et (le mot fut écrit) pour un « mage divin ».

Je l'ai déjà nommé, dans l'innocence de mon cœur, un lettré de la Chine.

V

Quelques-uns de ses protecteurs ont abandonné M. **Ernest La Jeunesse**; il a été moins applaudi dans l'*Imitation de notre maître Napoléon*, parue ces mois derniers, que dans ses petites diatribes sur *Les Nuits, les ennuis... de nos plus notoires contemporains*. Pourtant ce second livre, s'il est plus décousu que l'autre et plus ennuyeux, peut causer plus d'étonnement. Peut-être même est-il meilleur. En tout cas on s'y formera une idée exacte de ce que peut valoir notre jeune contemporain.

Je ne sais quoi de copieux qui ressemble à de la verve, d'emporté, de haché, qui ressemble à de la passion, ferait croire que M. Ernest La Jeunesse possède une nature et, comme il dirait volontiers, qu'il n'est pas dénué d'une âme; je dis d'une âme humaine. L'âme, si elle existe, de M. Ernest La Jeunesse, est malheureusement réduite à un état de confusion très voisin de la nullité. Elle est, pourtant. Je crois du moins qu'elle peut être. Mais en dépit de ses agitations, elle est encore amorphe et produit d'amorphes pensées. L'incohérence même. Son langage est un bégaiement. Par un grand don de la nature, ce bégaiement, lorsqu'il ne s'éternise point (par exemple, dans un article de journal) ne laisse pas que d'amuser. Je n'estime point M. Ernest La Jeunesse capable de systématiser un coq-à-l'âne ou un calembour aussi savamment que Willy; mais il ne manque point d'adresse dans la cabriole; on ne le lit pas sans plaisir.

L'*Imitation de notre maître Napoléon* est en revanche une lecture bien accablante! On y lit que le jeune auteur aspire au trône de France. Après qu'on lui a vu donner des leçons de conduite à Napoléon, et à Blaise Pascal des leçons de pensée, l'on est sur le point de le louer de sa modestie.

Charles MAURRAS.